

Ivry Gitlis, esprit violon



L'artiste virtuose, Ivry Gitlis, revient sur sa vie épique et ses engagements d'artiste libre dans sa touchante autobiographie, *L'Âme et la Corde*.

Au cœur de Paris, il vit dans un deux-pièces calme, clair, encombré de papiers, disques et babioles. Une partition du quintette de Schumann l'attend sur son pupitre, dressé au centre de ce logis sobre mais plein de vie. Entre deux visites et deux appels qui font vibrer son iPhone dernier cri, Ivry Gitlis, 91 ans, révise quelques sommets de Bach, qu'il jouera bientôt à Saint-Pétersbourg, avec son amie Martha Argerich, "une impératrice sans qui le piano n'existerait pas".

Curieusement, c'est à Léo Ferré que l'on pense quand on le voit apparaître l'œil pétillant et les jambes arquées. Ses longs cheveux blancs flottent dans l'air comme de la poussière et rappellent inmanquablement l'auteur d'*Avec le temps*... On le lui dit et ça le touche : "Il était un grand ami! Vous me donnez une larme en disant cela. Je ne me suis jamais très intéressé à la chanson. Mais lui..." Il se souvient l'avoir découvert en regardant la télé. "Avec sa tête qui remplissait tout l'écran, et son histoire de guenon que sa femme aurait tuée. Vous le croyez, vous? On s'est rencontrés peu après. Avec lui, ça marchait tout de suite ou pas." Et Gitlis a été de ceux avec qui Ferré a bien voulu marcher : "Il est venu jouer devant 4.000 personnes à mon festival de Vence. Ensuite, il a commencé un concerto pour moi, mais ne l'a jamais fini..."

Rencontres avec les Beatles et les Stones

Les souvenirs se bousculent. On dérive sur ses rencontres avec les Beatles et les Stones, pas si communes dans la vie d'un soliste ayant gravi les concertos les plus ardues de Niccolò

Paganini. "Les Stones?" Il pouffe. "Je ne les aimais pas vraiment, mais quand ce jeune homme adorable et lumineux, Brian Jones, est venu me demander des leçons de violon, je ne pouvais qu'être OK!" Jones n'étant jamais venu prendre sa leçon, c'est Gitlis qui est allé rejoindre le barnum des Stones à Londres. "On a joué devant des centaines de leurs fans. Clapton était là aussi. Le problème, c'était Yoko Ono, elle gueulait! Je l'aurais tuée."

Souvent, le vieil homme perd le fil : "Pas la mémoire. Je suis comme les armées qui envahissent les pays, je vais trop vite!" Charmeur en diable, Gitlis égare les questions, embrouille les époques et sème ses phrases de formules anglaises, "Why not?", "How do you say?". "Les années 1960 me paraissent très proches, très loin. Je ne supporte pas qu'on parle de mon âge. Mais comme aujourd'hui, on ne peut plus rien cacher, je n'ai plus qu'à me demander ce que je fous encore là. Ne devrais-je pas être mort ?" Et le voilà qui s'esclaffe en secouant les épaules, pas si fou, jamais à court de blagues. "Vous savez ce que le torero El Cordobés a répondu quand Yehudi Menuhin est venu se présenter à lui? 'Et moi Yehudi merde!'"

Un stradivarius de 1713

Ses cheveux dansent et ses larmes montent. D'un étui rempli de photos, il sort son stradivarius, le fameux Sancy de 1713. Il le serre dans ses bras avant de jouer quelques notes. Avec cet instrument, il a sillonné l'Afrique et souvent visité le Japon, notamment après la catastrophe de Fukushima, qui le révolte et apparaît au centre de ses préoccupations dans la nouvelle édition de *L'Âme et la Corde*, parue une première fois en 1980, aujourd'hui augmentée de ces trente dernières années. "Un jour, si tout n'est pas détruit, on ira en Amérique en une heure dit-on. Vous croyez que c'est bien vous?"

Lui ne dit pas non, "je ne suis même pas antiatomiste... Travailler le violon à Londres sous les bombes, ce n'était pas aussi terrible qu'Auschwitz". Il se souvient qu'il écoutait alors des symphonies entières l'oreille collée à un petit poste de radio. "On ne ferait plus ça aujourd'hui, les gens n'ont plus le temps. Pourtant prendre son temps est essentiel. En musique, ce n'est pas une question de tempo, c'est comme en avion : on va très vite mais quand on regarde le sol de là-haut, on a l'impression d'aller lentement." Une façon de nous dire que rien n'est perdu quand tout semble désespéré? "C'est bien possible. D'ailleurs vous la connaissez celle-là? Le pessimiste qui dit : 'Mais tant de crises, ce monde ne peut pas être pire!' Et l'optimiste lui répond : 'Mais si, mais si...'"

***L'Âme et la Corde* (Buchen-Chastel), 300 p., 20 euros. Et en CD, vient de paraître Ivry Gitlis. Portrait, 5 cd qui retracent ses "années Philips" avec les concertos de Paganini, Saint-Saëns, Wieniawski, Berg et Brahms.**

Alexis Campion - Le Journal du Dimanche

samedi 14 décembre 2013